

13 Oct. 1975

les arts

par RENE DEROUILLÉ

La 9^e Biennale de Paris montre un aspect « différent » de l'art

L'expression artistique du dernier quart du XX^e siècle éprouve d'innombrables difficultés à s'aligner sur les impératifs de ce que l'on peut désormais appeler le langage « traditionnel ».

Dans le dernier numéro de « Art Press », Catherine Miller dont on ne peut soupçonner la curiosité à l'égard de tout ce qui concerne l'art « actuel » semble s'étonner de voir réunis au musée national d'Art Moderne et à celui de la ville de Paris un ensemble singulier de graphiques, de mémoires, de morceaux de bois ou de tas de briques, voire de nombreux magnétoscopes réservés à la « vidéo ».

La question se pose de savoir si « l'art est chose déjà passée » comme l'affirmait au début du XIX^e siècle Hegel ou si, loin de tout pessimisme et surtout d'idées préconçues, on peut admettre de voir les artistes emprunter une voie différente ? Pour nous — bien que certains jeunes nous accusent de prendre le dernier bateau — nous estimons nécessaire d'être diligents, de se montrer disponibles et surtout d'essayer de comprendre la langue utilisée actuellement par les créateurs de moins de 35 ans, décidés, sinon à changer la vie — ce qui paraît impossible — du moins à apporter à « l'homme nouveau » une possibilité d'épanouissement.

Pour atteindre cet objectif, la centaine de participants de la biennale réunis par Georges Boudaille montre la nécessité de modifier le code artistique, d'adopter d'autres critères d'appréciation si l'on veut d'abord ne pas s'enliser au cours de la visite de

l'exposition, ensuite en tirer les conséquences actuelles.

D'AUTRES CONCEPTIONS... D'AUTRES CRITERES

L'essentiel paraît d'accepter les propositions apportées par les artistes de toutes les parties du monde qui, sans se concerter, arrivent à des résultats identiques : abandon du tableau de chevalet, refus de toute velléité représentative ou esthétique pour s'attacher essentiellement à une réflexion non seulement sur le matérialité du tableau mais sur son système d'appréciation et en même temps considération sur la nature du créateur, sur la métamorphose de son corps, sur les frontières de son identité remise — il va sans dire — elle aussi en question.

Avant d'aborder les propositions illimitées de « l'art vidéo », il apparaît nécessaire de s'attarder un peu sur les propositions relatives à la mise en question matérialiste de « l'œuvre d'art ». Hériter du groupe français « Support-Surface », certains exposants ne cherchent pas à réaliser une œuvre de l'art — au sens habituel du mot — ils interrogent matériellement leurs outils et mettent à nu, par l'analyse dialectique, les éléments dont ils usaient autrefois pour s'exprimer. Revenant à « l'objet-tableau », d'une toute autre manière, des artistes comme Isnard, André Valensi, Shim, Princemin, Pagès, Noël Dolla et quelques autres privent la toile de son châssis traditionnel, la libèrent de son support et lui donnent une liberté absolue ou relative, liberté

souvent volontairement contrainte par les couleurs, les plis, les coutures, etc.

Nous approchons de la recherche structuraliste, nous gagnons le camp défendu par Levi Strauss.

À côté de cette investigation — reconnaissons-le passionnante — d'autres créateurs relèvent de l'art conceptuel né aux USA. Cette proto-langue entend exposer des propositions formelles, uniquement à l'état de projet. On contemple donc des feuilles d'analyse, des épreuves mathématiques au moyen desquelles l'artiste rejoint intuitivement les études proposées par ceux qui s'étaient désignés jusqu'ici sous le nom de « scientifiques ».

Cette enquête se poursuit grâce aux exposants dénommés « les collectionneurs » ou « les archéologues » appelés comme Emil Forman ou la Germanique Anna Oppermann à présenter le « fouillis » des accumulations d'images ou de souvenirs, semblables par leur complexité souvent inextricable, aux processus psychiques dont nous sommes les objets.

L'inventaire ayant été établi des conditions de l'œuvre « d'art » ou du moins d'une perception « différente » de celle utilisée pour nos actes physiques élémentaires et pratiques, on conçoit que l'artiste ait interrogé son corps et créé le « body art » pour employer le terme américain, c'est-à-dire l'art corporel.

Ici « l'artiste » se sert de son corps comme moyen et en lui faisant subir parfois des

supplices, il entend manifester ses ressources elles aussi parfois illimitées hélas ! Comme nous l'ont rapporté nos camarades détenus en Allemagne dans les camps de la mort ! L'artiste se pose aussi des questions sur sa sexualité et sur les limites imposées physiologiquement et parfois d'une manière plus ambiguë entre les sexes masculins et féminins.

Les Suisses, en général, peut-être complexés par une manière étriquée de vivre, sont les plus nombreux parmi les invités de la biennale à utiliser le « travesti » interrogation au cours de laquelle, sans vouloir réhabiliter ou accuser l'homosexualité, des témoins comme Luciano Castellini, et Urs Lüthi tentent sinon d'abattre les limites du convenu, du moins de se situer dans le milieu transsexuel qui est le leur. Les femmes elles aussi célèbrent leur corps et montrent leur libido non plus de femme-objet (destinée à l'homme) mais d'élément sujet.

• L'ART VIDEO

À nos yeux, un des grands intérêts de cette 9^e Biennale, sans négliger la somme de propositions apportées par tous les artistes invités, consiste en l'affirmation d'un autre moyen d'expression exceptionnel, nous voulons parler de « l'art vidéo ». On se rappelle l'objet de cette technique. Grâce aux moyens de l'électronique, par l'utilisation d'un magnétoscope approprié, et d'une caméra spé-

ciale, on peut reproduire instantanément, sans passer par l'inertie du cliché photographique, les images enregistrées par l'appareil d'optique !

Il est également loisible d'enregistrer sur bande magnétique ces images et donc de les reproduire sur un écran de télévision.

On voit d'ici la possibilité presque universelle de ce langage qu'il convient de ne pas confondre avec le cinéma. On connaît le « cinéma vérité » attaché à l'action directe du cinéaste ainsi que la valeur des bandes underground.

Dans « l'art vidéo », l'action directe et sans accessoires permet au spectateur de participer, immédiatement à l'action et aussi de réaliser en tant qu'acteur et auteur, ce qu'il désire traduire !

Est-ce à dire que la vidéo devenue « artistique » sera à son tour récupérée par la télévision ? Le problème demeure entier !

Ce qui compte, et ce qui apparaît exaltant à la biennale de Paris, c'est la richesse des œuvres proposées depuis les réalisations humoristiques de Hermure Freed, jusqu'aux « rythmes » très particuliers de Marina Abramovic ou aux documents imaginaires et « mémoriels » de Boltanski.

De toute manière, la 9^e Biennale de Paris s'affirme d'une très grande richesse et d'une « nouveauté » évidente. Il apparaît indispensable à ceux qui s'intéressent à la manifestation artistique et au destin de celle-ci, de visiter l'exposition qui fait honneur à Georges Boudaille et à ses amis.